

PRÉSENTATION D'OUVRAGE

Séance du 16 juin 2015

Yves POULIQUEN-Cabanis, un Idéologue, de Mirabeau à Bonaparte, Odile Jacob, 2013, 322 p.

Après avoir traité de Jacques Daviel, puis Félix Vicq d'Azir, notre collègue **Yves Pouliquen de l'Académie française**, poursuit ses recherches sur la transition médico-scientifique 18^e (les Lumières)-19^e s., « riches de progrès et d'intelligence » par « **Cabanis, un Idéologue, de Mirabeau à Bonaparte** », Odile Jacob, 2013, 322 p., 39 chapîtres.

Né à Cosnac le 5 juin 1757 (mort à 51 ans), de Jean-Baptiste Cabanis, avocat et terrien curieux (1764, essai « *Sur les principes de la greffe et sur les moyens de la perfectionner* ») et ayant tôt perdu sa mère, Pierre-Jean-Georges Cabanis (P-J-G. C.) est indocile et confié aux Doctrinaires du collège de Brives. Sa raideur de caractère, malgré une vive intelligence, lui vaut une exclusion à 14 ans. Son père, reconnaissant sa passion pour la poésie, le confie à un précepteur, grâce à son ami **Turgot**, le poète **Jean-Antoine Roucher**, 34 ans, et à son épouse (1771) qui l'accueillent familialement. Ainsi compense-t-il sa séparation de Brives. L'enfant rebelle devient étudiant studieux, impliqué dans le grec lu dans le texte, l'histoire, la philosophie, la théologie, les Encyclopédistes et Saint-Augustin, Rousseau, Voltaire et Locke, apprend la Physique avec Brisson (Académie des Sciences). Érudit à 16 ans, il accepte la proposition de secrétaire du Prince Massalski, Évêque de Wilna (Pologne) et s'engage pour 2 ans. Traversant l'Allemagne, apprenant sa langue, découvrant la Pologne prometteuse, il déchanté à Varsovie : l'enseignement des séminaristes de Wilna lui est refusé et l'assistance aux délibérations de la Diète découvre ses luttes intestines. Il rêve de France. Mais un « mal de poitrine » de deux mois lui fait solliciter son retour auprès de son protecteur Turgot. **De la Pologne (1773-1774) aux Roucher (1774-1778)**. À Paris, mélancolie profonde et troubles psychosomatiques persistent, mais son caractère a changé. L'enthousiaste jeune homme est devenu aimable, respectueux, mêlant érudition, intelligence et séduction à la conversation, selon les Roucher. Appréciant leur bonté, il reprend sa traduction de l'*Illiade* mais échoue au concours de l'Académie française. Reprenant les philosophes, il conforte sa culture, aussi par le salon du poète Roucher à **Monfort-Lamaury**, avec Garat, Lacépède ou Chamfort. **Turgot** le présente à **Voltaire** pendant son séjour à Paris

(représentation d'Irène) et Cabanis lui lit quelques-uns de ses vers. Après deux années, Roucher, inquiet de sa santé, écrit au père : « *je vous dis que votre fils, quelque parti qu'il embrasse peut aller très loin et vous rendra le père le plus heureux* ». En l'hiver 1777, apaisé ce fils amaigri et mélancolique est confié aux soins du **Dr Dubreuil** réputé à Saint-Germain en Laye chez ses patientes (« Breuillistes »). Il discerne sa nature mélancolique et sa dispositions à interpréter ses malaises (« *Pierre-Jean-Georges est beaucoup plus malade en imagination qu'autrement* »). Rétabli, Pierre-Jean-Georges admire ce médecin, proche, pragmatique et généreux. L'admiration se mue en vocation, mais quatre années d'études lui imposent logement Parisien et grand air.

En 1778, la présentation à M^{me} Anne Catherine Helvetius ; orchestrant « les états généraux de l'esprit humain », veuve d'Hélvétius quelques années plus tôt et ayant quitté son salon de la rue Sainte-Anne pour Auteuil, sa belle maison dans un parc, la fait renouer avec son goût du monde intellectuel et politique. Son salon s'ouvre, avec la complicité de ses deux pensionnaires l'abbé Morellet et l'abbé Lefebvre de Laroche. Roucher ou Turgot présente notre étudiant. Pierre-Jean-Georges, 21 ans, fait forte impression, son propre fils, mort en très bas âge, ayant eu le même âge que PJGC. Cet amour maternel transforme sa vie d'étudiant : il fréquente l'intelligentsia avec ses protecteurs Roucher et Turgot, Diderot vieillissant, d'Holbach, Rivarol, Malesherbes, Condorcet son futur beau-frère, Chamfort, Volney, Garat, Talleyrand, Chénier le tragédien (et non André), Andrieux qui accompagneront sa vie. Benjamin Franklin, aimant l'hôtesse qu'il baptise « Notre-dame d'Auteuil », appréciant l'intelligence et la rigueur de PJC, lui lègue son épée de l'Institut avant son départ en Amérique et garde une relation jusqu'à sa mort. Le Dr Dubreuil le suit jusqu'au Diplôme (École de Médecine de Paris) et aux **3 Thèses de doctorat à Reims (1784)** avec serment d'Hippocrate versifié.

Médecin rue d'Auteuil ? Non, il veut devenir « chantré » de la médecine, souffrant que cette discipline soit méconnue et méprisée des hommes de sciences et de lettres, en ces années de pré-révolution. Avec « rage d'apprendre » (Roucher), Hippocrate le cède aux travaux récents en anatomie et rôle des organes, le cerveau surtout. Il veut lier médecine et philosophie en double hélice de son érudition, comme Condillac (père du sensualisme), Buffon, Montesquieu, Voltaire, Bacon, Locke et Descartes. Sa prédilection 17^e-18^e s. libérés de religion qui « biaise notre pensée », construisent son matérialisme sur Fontenelle, d'Helvétius, de la Mettrie, Condorcet et Diderot surtout.

Du degré de certitude la médecine (1789, publié 1798) est dédié aux membres de l'École de Paris. Conception nouvelle de la médecine selon D. Teyssie (1989) dans son étude exhaustive de PJGC, « *l'homme des Lumières appliquées à la médecine et de la médecine appliquée aux Lumières* », en cette époque pré-révolutionnaire, met en forme ce grand texte critique de la médecine, jusqu'alors empirique avec médecin avançant à tâtons, recourant à des thérapeutiques douteuses sinon dangereuses, provoquant des théories imaginaires surtout charlatanesques, ne relevant pas de l'observation, égarant le praticien, déjà thème de Vicq d'Azyr depuis dix ans, déjà en

sa Société Royale de Médecine, condamnant ce qui, depuis deux siècles, vaut à cette médecine le mépris des hommes de sciences et les quolibets des gens de théâtre. Les propositions de Cabanis pour la réformer légitiment ses futures interventions. Médecin-philosophe voulant que la philosophie soit en médecine et la médecine en philosophie, il reconnaît que la nature scientifique de la médecine est loin d'être acquise. En même temps il définit son avenir, d'abord découvrir les « causes premières des maladies ». « *L'enseignement de la médecine doit avoir pour but, outre les progrès de la science, l'augmentation qu'elle exerce sur les autres travaux de l'esprit, notamment sur la philosophie rationnelle ou sur la morale dont le flambeau devient d'autant plus nécessaire que toutes les superstitions étant évanouies il s'agit sérieusement d'établir sur de solides bases le système moral de l'homme et de faire une science véritable de la vertu et de la liberté* » (1797). En 1789, Cabanis publie *Observations sur les Hôpitaux*, rapport sévère sur « les mouiroirs pour pauvres, en déplorable promiscuité entretenant les maladies, unique recours à l'indigence » (souvent demandé à moi par Alain Larcant). Attentif à la médecine, il suit les événements qui ébranlent la France, depuis le salon.

1789 : la tentation politique aux premiers jours des Etats Généraux suscite de forts débats chez M^{me} Helvetius. L'un d'eux conduit Cabanis à s'opposer à l'Abbé Morellet : il quitte ces lieux qui lui sont chers. Les députés Volney, Garat, Sieyès, Begasse, Chamfort rivalisent en opinions emportées. Cabanis se sent désormais très **concerné** par l'évènement dont il reste éloigné. Les rumeurs sur **la Bastille** et la crainte d'une réaction du Roi sur le peuple de Paris lui donnent prétexte à se rendre à Versailles pour y décrire le climat de Paris. Il rencontre **le tribun Mirabeau** et s'engage résolument en Révolution. Devenu son secrétaire, **il co-rédige** les documents de politique sociale que réclame l'assemblée nationale et un rapport sur l'Instruction publique dans lequel il insère ses vœux, l'égalité des chances par l'éducation, son thème majeur. Bien que teinté de misogynie (condamnée par Condorcet plus tard), le rapport donne aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes. Au nom de Mirabeau, Cabanis publie *De l'enseignement public ou de l'organisation du corps enseignant (trois discours) (1791)*. Mais, malade en toute cette période, Mirabeau meurt sous les yeux de Cabanis, médecin du grand homme, ce qui lui vaut d'être accusé de n'avoir pu le sauver. La disparition affecte le peuple qui lui prête courage et talent. *Journal de la vie et de la mort d'Honoré-Gabriel-Victor Riquetti-Mirabeau* aidé par l'autopsie d'**Antoine Petit** et **Felix Vicq d'Azyr**, le disculpe. Désormais impliqué dans la Révolution, Cabanis et le salon d'Auteuil commentent les événements du village (1600 âmes) où l'Abbé Laroche et lui, ayant activement préparé les cahiers des États généraux, sont devenus premier maire et second adjoint, ajoutant au rôle officiel de Cabanis, médecin du village, celui de coordonnateur de la nouvelle vie quotidienne des citoyens (garde nationale, collecte de fonds). Le **5 août 1792** les édiles Laroche et Cabanis placent les bustes de Voltaire et d'Helvetius à la nouvelle mairie. Cabanis est nommé **administrateur des Hôpitaux** : avec Sieyès, il ébauche des plans pour les plus démunis, réorganise les prisons et les hôpitaux, options offertes à la misère.

Le 10 août 1792, prise des Tuileries, procès et exécution du Roi changent le salon d'Auteuil, suspecté d'activité anti-révolutionnaire (sauf M^{me} Helvetius). Conseillé de fuir, Cabanis, suspect, refuse. Condorcet, suspect aussi, emménage avec Sophie Grouchy grand'rue d'Auteuil. Ce rapprochement avec Charlotte de Grouchy, chez sa sœur Sophie, lui donne une fille (1793) et la proximité de Condorcet, mourant. Aux **terribles années 1793-94**, Laroche et lui exclus de la mairie, se font oublier. Il réfléchit sur la médecine, voulant « (...) *Qu'elle emprunte le langage sévère et précis de la physique (...) qu'elle systématise ses principes par l'observation, l'expérience et le raisonnement, qu'elle perfectionne la forme de son enseignement (...) pour entretenir la santé ou ceux qui tendent à la rétablir pendant la maladie et les substances qui peuvent y aider (...)* ». Fin de Terreur. **Thermidor** revivifie ce **second cercle d'Auteuil**, M^{me} Helvetius vieillie et Cabanis maître des lieux avec survivants et émigrés, régicides ou non, cherchant à se réinsérer. En ces années **1795-** le pavillon du jardin réunit Volney, Garat, Sieyès, Chénier le frère du poète, Guinguéné, La Revellière-Lepeaux, Andrieux, Daunou, Destutt de Tracy, Pinel, Desgenettes et Bonaparte entre ses campagnes. **1796 : groupés en « Idéologues »**, la science de la pensée étant encore inominée (« psychologie » pour Condillac), **Destutt de Tracy** écrivant « (...) *la science de l'âme serait un retour aux causes premières (...) je préférerais que l'on adopta le nom d'Idéologie ou sciences des idées (...)* », tous veulent imposer au Directoire et au consulat le modèle idéal d'un gouvernement pour société mutante, eux même étant garantie des Lumières, derrière **Cabanis** et son successeur **Destutt de Tracy**. Agnostiques, ils se revendiquent d'Helvetius et Condorcet, ce que confirme l'éclatante publication de Cabanis « **Les rapports du Physique et du moral de l'homme** » (1802) (trois tomes). **Directoire et Consulat** leur offrent la presse et les places dans les institutions, à l'Institut (Sections Sciences Morales et Politiques, sciences et Arts), aux Cinq-cents et au Sénat. Leur action dans **l'accession de Bonaparte au pouvoir est majeur et Cabanis y tient un premier rôle**. Les deux premières années du Consulat, ses interventions aux Cinq-Cents sont nombreuses et **ses écrits de la Décade** (périodique des Idéologues), appréciés. Célébrité de la République, il est le penseur du moment. **Toujours médecin et philosophe, devenu sénateur**, revenu de ses enthousiasmes brumairiens, il diffuse le cours (élaboré en plusieurs années) prononcé à l'Institut devant ses pairs de la seconde classe des Sciences Morales et Politiques et dont l'écoute en est si favorable que l'œuvre est rééditée plusieurs fois. Pour la presse « *Cabanis a placé les sciences métaphysiques et morales au rang des sciences physiques et naturelles ; il leur a donné un degré de certitude et d'évidence dont on aurait peine à les croire susceptibles* ». Il renouvelle la science de l'homme dont il trace le concept psychologique avec les moyens de l'époque, influence grandement médecins, physiologistes, philosophes et écrivains. Les **Rapports**, peu résumables, sont introduits par la physiologie du raisonnement, l'analyse des idées et la morale, les trois branches d'une seule « science de l'Homme » où, apport spectaculaire, **l'analyse de la sensibilité physique devient** source des idées et habitudes dans son existence morale. « (...) *La vie est une suite de mouvements nés des impressions reçues par les différents organes (...) les opérations de l'esprit résultant aussi de mouvements exécuté par l'un d'eux, l'organe cérébral (...)*

sans la sensibilité aux objets extérieurs, nous n'aurions aucun moyen d'apercevoir notre propre existence, ou plutôt nous n'existerions pas. Mais du moment que nous sentons nous existons ». L'affirmation « (...) *je sens donc je suis remplaçant le je pense donc je suis (...)* » bouscule les idées reçues. Elle accorde à la sensibilité des viscères (inconscients) les mêmes effets sur l'humeur, ouvrant les chapitres de la psychosomatique et du comportement mental de l'homme voire de la psychiatrie. Plus loin, il ajoute que, pour avoir l'idée des opérations de la pensée, « (...) *il faut considérer le cerveau comme un organe particulier destiné spécialement à la produire, comme le foie la bile. Nous concluons avec certitude que le cerveau digère les impressions, qu'il fait organiquement la sécrétion de la pensée (...)* », confirmant son « **sentir c'est penser** ». Audace inouïe en 1802, **entérinée en neurophysiologie moderne** (A. Damasio), cette affirmation au public imprégné de pensée chrétienne, touche d'autant que, la même année, **Chateaubriand** publie le **Génie du christianisme** « antidote » au matérialisme. La Restauration destine PJGC à l'index car « *à l'aide d'équivoques et d'erreurs, a essayé d'expliquer mécaniquement la pensée* ». Athée intolérant (**Rémusat**) il est réfuté par **Tissot** « *si le moral est fonction du physique, que deviennent le génie, le talent, la conscience ?* ». D'où éclipse, mais théories faisant souche.

Mort de M^{me} Helvetius et château de la Villette (1800-1808). l'Homme public Cabanis, marié, père de deux filles, avec sa femme Charlotte de Grouchy, partage le pavillon du fond du jardin à Auteuil, celle-ci portant à M^{me} Helvétius la même attention filiale que son mari. Sa mort, le 25 août 1800 est un drame pour lui, souhaitant que son cœur soit déposé dans la tombe de sa bienfaitrice (il est déposé dans celle de son épouse, à quelques mètres à Auteuil), son corps étant au Panthéon. Héritant avec l'abbé Laroche de l'usufruit de la Maison d'Auteuil, il y séjourne rarement. Préférant le **Château de la Villette** dès 1800, à 43 ans, inquiétant par son apparence, il y reçoit ses élèves, le théoricien Idéologues et son successeur à l'Académie française, **Destutt de Tracy** et **Claude Fauriel**, ex-secrétaire de Fouché, à qui il écrit sa célèbre **lettre sur les causes premières**, à publication post-mortem, sincère perception scientifique et anticléricale de la vie et de l'Univers, reprochant à l'église son pouvoir temporel. Ses présences au sénat sont rares. **Signant le Concordat, Bonaparte** met en fureur les Idéologues, tout en s'inspirant de leurs travaux. Il rompt avec eux par **sénatus-consulte** du **23 janvier 1803**, élimine la plupart du Sénat et remanie les **classes de l'Institut** en supprimant celle que les Idéologues s'étaient appropriée, **Sciences Morales et Politiques**. PJGC, déplacé vers la classe des « langues et littérature française » (ex-Académie française), nommé (non élu comme l'abbé Morellet avec lequel il a rompu en 1789), s'y rend peu, sauf pour son (pâle) éloge de Félix Vicq d'Azyr (1). Devenu poète à la campagne, le **27 avril 1807**, il **subit un AVC gauche** partiellement résolutif, le privant d'écriture, et **meurt le 5 mai 1808**, en fin de promenade avec Charlotte. Son corps (église d'Auteuil le 13 mai) est **inhumé au Panthéon comme sénateur**. Son cœur, destiné à M^{me} Helvetius, est retrouvé auprès de Charlotte au cimetière d'Auteuil où nous l'avons retrouvé. Cabanis a confié à **Destutt de Tracy** la mission de défendre les idées des Lumières, interprétation matérialiste des Idéologues. Même si la Royauté, de retour, contre-attaque durement,

l'homme PJGC modifie durablement l'approche psychologique de l'homme par la médecine scientifique en philosophie et inversement, en offrant la psyché qui a séparé de l'âme la liberté d'en étudier les tourments et la Psychiatrie qui en résulte (2).

Résumé : Pierre-Jean-Georges Cabanis (5 juin 1757-5 mai 1808), célèbre sous la Révolution et le Directoire, affronte, sous la Restauration, la critique vengeresse de sa philosophie matérialiste du siècle des Lumières pour la modernité de sa pensée. Il inspire ses contemporains, dont son ami Destutt de Tracy qui, en 1796, se revendiquent « Idéologues ». La religieuse Restauration ne peut tolérer ce matérialisme et leur oppose une haine vive. Au-delà de l'affrontement idéologique, le rôle politique de l'homme est essentiel, une grande part des idées défendues avec ses amis inspire les décisions du Directoire et du Consulat, voire de l'Empire, comme médecin-philosophe, lui-même influençant la psychiatrie guidant Schopenhauer et influençant Stendhal..

1. Félix Vicq d'Azyr, les lumières de la révolution. Yves Pouliquen, Odile Jacob, Paris, 2009
2. Cabanis. Anthropologie médicale et pensée politique. Textes réunis et présentés par Marie Gaille, CNRS Ed. Paris, 2014, 256 p.

Emmanuel-Alain CABANIS